

# Chez Schola ULB, on prévient le décrochage scolaire

Depuis 1989, l'ASBL Schola ULB organise des séances de tutorat en Région bruxelloise.

Une initiative qui connaît une fréquentation en hausse constante alors que les retards d'apprentissage dus à la pandémie se font encore sentir.

REPORTAGE

ARTHUR PARZYSZ (ST.)

Ordinaire très agité, le campus du Solbosch de l'ULB est particulièrement calme ce jeudi matin. Normal après tout, nous sommes en plein congé de printemps et la plupart des étudiants du supérieur ont déserté leurs habituels lieux d'études/vie/guindaille (biffez la mention inutile). Pendant ce temps-là, dans le « bâtiment S » de ce même campus, certains élèves de l'enseignement obligatoire ont décidé de profiter de la trêve printanière pour participer au « tutorat vacances » de l'ASBL Schola ULB. Depuis plus de 30 ans, cette association d'accrochage scolaire mène un programme de soutien pédagogique en Région bruxelloise, pro-

gramme qu'elle décline aussi pendant les vacances scolaires et auquel plus de 40.000 élèves ont déjà pu participer gratuitement. Cette semaine, ils sont plusieurs dizaines à se réunir par petits groupes au quatorzième étage de l'immeuble de l'avenue Jeanne. Et si un des murs de la cage d'escaliers menant au dit étage est marqué d'un « I hate studying » écrit à l'encre bleue, l'ambiance là-haut est plutôt studieuse. Dans un bureau transformé en salle de classe, dix élèves du 3<sup>e</sup> degré secondaire travaillent à leurs lacunes en mathématiques et sciences vivantes, avec leur tuteur Julien, étudiant de 22 ans en ingénierie civile.

Assis à une des extrémités de la salle, Belal, 17 ans, est arrivé à 9h ce matin pour « taffer » ses cours de bio, chimie et physique, période de vacances ou pas. « Au moins, on se réveille plus tôt et on a un meilleur rythme. Ça met notre cerveau en marche dès le matin », explique-t-il entre deux exercices. Assise en face de lui et en train de se dépatouiller avec son cercle trigonométrique, Farah apprécie, elle, la taille réduite des groupes de tutorat : « Ici, on est beaucoup moins qu'en classe et on sait que le tuteur va nous offrir une aide plus précise que notre professeur. » Bien décidée à réussir son année, Farah est donc loin d'avoir décroché, tout comme ses camarades de la semaine. « C'est qu'on tient à accrocher les élèves en difficulté avant qu'ils ne décrochent », explique la directrice de Schola ULB Kseniya Yasinska. « C'est pourquoi nous sommes en forte collaboration avec les écoles pour identifier ces élèves en difficulté. En parallèle, nous travaillons aussi avec les maisons de quartier, pour toucher un public plus large », développe-t-elle.

## Les conséquences du confinement encore bien présentes

Autour de la table, plusieurs expliquent d'ailleurs que les confinements des dernières années ont porté un sacré coup à leur motivation. C'est le cas de Belal, qui a dû doubler sa cinquième année dans ce contexte. « Je comprends qu'ils m'aient fait doubler », précise-t-il. Avant d'ajouter que la pandémie ne l'a pas aidé à garder le rythme : « J'ai clairement perdu en motivation. Et je ne suis pas le seul, beaucoup autour de moi ont aussi été

démotivés. » Belal est en effet loin d'être un cas isolé. Encore aujourd'hui, cette démotivation a des conséquences. C'est ce qui ressort en partie d'une étude à paraître de la docteure en sciences psychologiques et de l'éducation Natacha Duroisin. Ces deux dernières années, la psychopédagogue de l'UMons a mené plusieurs études sur les conséquences de la pandémie dans l'enseignement obligatoire. Un nouveau volet, basé sur des entretiens avec des enseignants suivis depuis le premier confinement, est encore en finition mais amène déjà certaines conclusions. « Certains de ces professeurs nous disent à quel point ils ont des difficultés par rapport aux élèves qui n'ont plus pris l'habitude de travailler à domicile », annonce la chercheuse de l'UMons. « Non seulement, ils constatent une baisse de la motivation, mais aussi de l'implication à travailler chez eux », ajoute-t-elle.

En cause notamment, le recours au numérique.

Si ce dernier a permis à certains élèves de garder un certain rythme, tous n'ont pas pu en faire autant. « Ne serait-ce que pour l'accès à un ordinateur pour suivre les cours à distance », rappelle Kseniya Yasinska. « La crise du covid a bien montré les inégalités socio-économiques et la fracture numérique. » Une fracture qui n'a pas seulement touché les élèves, mais aussi les enseignants, dont près de 15 % n'ont pas été en capacité de proposer un enseignement à distance à leurs élèves. « Or si un enseignant n'arrive pas à donner cours à sa classe », complète Natacha Duroisin, « ce sont directement 25 élèves qui sont impactés. » Face aux retards scolaires en conséquence, précisons que des programmes d'aide publique existent. La Fédération Wallonie-Bruxelles a ainsi récemment lancé « Plaisir d'apprendre », permettant l'octroi d'une subvention aux communes souhaitant organiser du soutien scolaire durant les vacances de printemps et d'été 2022. « Ce qui est important, c'est de donner des moyens pour contrer ces retards », conclut Natacha Duroisin. « On ne peut pas attendre plus longtemps pour ces élèves qui ont des difficultés à lire ou à calculer. Car on connaît le cycle. Quand il y a retard, il y a démotivation qui se crée et à la fin, un possible décrochage. »

Quand il y a retard, il y a démotivation qui se crée. Et à la fin, un possible décrochage

Natacha Duroisin  
Psychopédagogue à l'UMons

”



Ce sont des étudiants universitaires qui accompagnent les élèves dans leur révision de cours.

© ARTHUR PARZYSZ

## CANCER DU COL DE L'UTÉRUS Une dose de vaccin suffisante pour les jeunes



L'objectif de l'OMS est d'arriver à 90 % de filles vaccinées à l'âge de 15 ans d'ici 2030. © BELGA IMAGE.

A la lumière des dernières données scientifiques, le comité d'experts en matière de politique vaccinale de l'Organisation mondiale de la santé (OMS) estime désormais qu'une seule dose de vaccin contre le HPV (papillomavirus humain) suffit à protéger les jeunes filles de 9 à 20 ans, au lieu de deux précédemment recommandées.

Les cancers du col de l'utérus sont quasiment toujours provoqués par une infection, sexuellement transmissible, au papillomavirus qui peut engendrer une croissance cellulaire anormale de la peau et des muqueuses. Les HPV à haut risque peuvent provoquer des cancers du col de l'utérus, mais aussi de la bouche et de la gorge ou encore du pénis et de l'anus – un quart des cancers liés au HPV surviennent aussi chez les hommes. Les papillomavirus à faible risque sont quant à eux responsables de la majorité des verrues génitales.

Ces nouvelles recommandations doivent permettre à un plus grand nombre de filles et de femmes d'être vaccinées, « tout en maintenant le niveau de protection nécessaire », a indiqué le président du comité d'experts de l'OMS, le Dr Alejandro Cravioto.

Les programmes nationaux de vaccination peuvent toutefois continuer à utiliser deux doses s'ils le jugent nécessaire, a-t-il précisé.

Par ailleurs, les experts de l'OMS continuent de recommander deux doses à six mois d'intervalle pour les femmes de plus de 21 ans. « Quant aux personnes immunodéprimées, nous recommandons de leur administrer au moins deux, voire trois doses », a souligné M. Cravioto.

Plus de 340.000 femmes sont mortes du cancer du col de l'utérus en 2020. Il s'agit du quatrième cancer le plus courant chez la femme dans le monde.

A.S.L. (AVEC AFP)

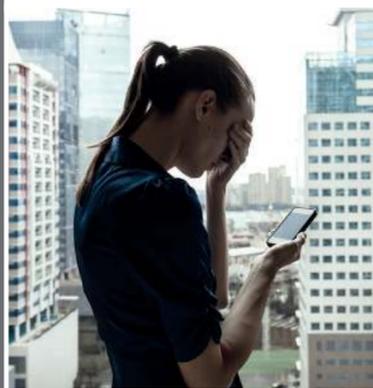
soir mag

## Dès ce mercredi

**Céline is back**  
La chanteuse a tenté un (très) discret retour.



**Téléphonie**  
Les prix explosent ?  
Comparez et réagissez !



**Médor a faim**  
Nos petites astuces pour préparer soi-même la nourriture de son chien.



**Abonnez-vous dès maintenant !**

12 mois au prix de 135 € au lieu de 171,60 € (prix de vente au numéro). Tél. 02-616 20 00 - Fax. 02-225 59 01 - www.soirmag.be